

CARRIER, Maurice et Monique VACHON, *Chansons politiques du Québec 1765-1883*, tome 1. Montréal, Leméac, 1977, 364 p. \$14.95.

Benoît Lacroix

Volume 32, numéro 1, juin 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303675ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303675ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacroix, B. (1978). Compte rendu de [CARRIER, Maurice et Monique VACHON, *Chansons politiques du Québec 1765-1883*, tome 1. Montréal, Leméac, 1977, 364 p. \$14.95.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 32(1), 98–100.
<https://doi.org/10.7202/303675ar>

CARRIER, Maurice et Monique VACHON, *Chansons politiques du Québec 1765-1883*, t. 1, Montréal, Leméac 1977, 364 p. \$14.95

L'intérêt d'une telle compilation, faite à partir d'une quinzaine de journaux d'époque (v. pp. 336-337), est évident déjà au premier tome qui débute avec la naissance du journalisme québécois le 21 juin 1764. S'élargit une fois encore notre univers culturel. Les vraies questions sont posées. « Ces chansons sont le fait d'intellectuels... et ces auteurs expriment, croyons-nous, ce que ressent sinon le peuple entier, du moins la partie qui s'abonne à un journal et lui voue une foi inconditionnelle (p. 18). » Jusqu'à quel degré ces textes et mélodies témoignent-ils des faits plutôt que des idéologies en cours? Patrice Coirault (*Formation de nos chansons folkloriques*, Paris, 1953-1963) aurait-il raison contre Doncieux (*Le Romancero populaire de la France*, Paris, 1904): il y a ici en tout cas nette prépondérance du texte. Jusqu'à 16 couplets s'il faut et les refrains restent si guindés que ces chansons politiques ne font sûrement pas partie de notre folklore. Témoignages occasionnels, volontiers énumératives, bavardes et gaillardes à leur heure, elles représentent néanmoins un trait de notre peuple qui ne manque pas une occasion de rire et de se moquer de ses politiciens, même s'il ne pourrait pas vivre sans eux, étant donné que la politique, on l'a dit déjà, restera toujours notre grand sport national.

Voix de ville plutôt que *voix des champs*, la chanson politique est à l'image du journalisme local: près de l'événement, redondante, narratrice, avec le goût d'exagérer et de caricaturer les personnes plutôt que de discuter leurs idéaux. Malgré un commentaire historique parfois timide et fait d'extraits plutôt que d'historiographie proprement dite, chaque chanson appelant souvent une monographie, les laborieux auteurs de ce premier volume réussissent bien à nous dire le sens de leur travail. Un thème revient inlassablement: celui de la mère patrie, la France. Tantôt aimée, tantôt contredite (v.g. 79-85), qu'aurait-on pu chanter et réciter sans elle, sans Béranger par exemple, sans tous ces airs empruntés et adaptés? Certains, tel l'air du *Cantique de s. Alexis*, déjà dans les *Cantiques de Marseille* (1703), remonteraient au Moyen âge. Juridiquement annulée en 1763, l'influence de la France n'en continue pas moins de nous mener et à un degré tel qu'on se demande si les Britanniques ont vraiment conquis ce pays. Le cœur n'y est pas en tout cas: nous « chantons » encore « français » en 1833.

À mesure que se déroule l'ordre chronologique des pièces, le seul qui puisse rendre justice au présent dossier, les principaux axes de notre vie nationale apparaissent : « petite » politique partisane, prestige de la parole qui coïncide avec l'analphabétisme courant, la nation est toujours en train de s'entêter, un peuple qui se groupe et se regroupe sans cesse, la religion qui sous-tend des attitudes ambivalentes et passablement normandes devant le pouvoir britannique, oui... mais. *Oui* par devoir et respect à la parole donnée au protestant Georges III, *mais* poursuite obstinée d'un idéal français rigoureusement encadré par un catholicisme du devoir et du salut.

Quant à ceux qui aujourd'hui veulent absolument qu'au Québec clérical tout fut aliénation et résignation passive, ils apprendront des textes de ces chansons souvent pénibles à lire à cause de leur versification désarmante de gaucheries, que nos ancêtres officiellement obéissants n'ont pas toujours été aussi dociles et quand ils semblaient se soumettre à Londres, ils « chantaient » déjà la prochaine offensive. Par ailleurs, notre nationalisme se montre ici bien peu porté aux idéologies : il est plutôt primitif, instinctif, naturel, profond, et comme tel irréversible, indéracinable, à tel point qu'en lisant ces chansons d'époque, on conclurait que seuls les Canadiens français sont en mesure de définir leur pays. À cause de leur histoire dramatique sans doute, mais aussi par leur besoin « religieux » de fidélité aux ancêtres jadis venus d'Europe comme leur modeste culture.

Les historiens de la musique québécoise seront reconnaissants envers Monique Vachon qui retrace, reconstitue s'il faut, les mélodies, les reproduit, les date lorsqu'elle le peut, donne la référence qui s'impose même sans toujours savoir si tant de couplets ont pu être chantés ou pas. À lui seul, son travail de dépistage représente une recherche énorme qui honore grandement le courage de sa titulaire.

Enfin, les historiens de la littérature nationaliste comparée auront avantage à encadrer tous les nombreux textes de ces quelque 115 chansons par l'étude de Jeanne d'Arc Lortie sur la *Poésie nationaliste au Canada français* (Presses de l'Univ. Laval, 1975), tout comme les historiens de la chanson française en général savent se reporter au nouveau catalogue de C. Laforte (v. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 30, 1976: 273-275.)

On ne saurait en définitive assez louer le travail patient et méthodique de M. Carrier et M. Vachon, qui fera sûrement l'objet d'une réédition à laquelle on souhaite qu'elle oublie les nombreux *sics* de ses citations, qu'elle ajoute un index thématique et fusionne Table générale et Table des Chapitres (pp. 357-363) et redistribue ses illustrations souvent égarées. Une étude aussi sérieuse mérite une édition techniquement soignée.

Bref, une avenue de plus à l'étude de la culture québécoise, du matériau neuf pour les historiens, un vrai travail de pionniers, des mélodies à comparer pour les musicologues, sans compter le prochain tome sans

doute sous presse. C'est évident: la recherche au Québec progresse à merveille dès qu'elle s'intéresse au patrimoine.

*Institut d'études médiévales
Université de Montréal*

BENOÎT LACROIX